

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE—THEATRE—LITTÉRATURE—BEAUX-ARTS

VOL. VIII.

MONTREAL, 30 AVRIL 1898.

No. 173

## SOMMAIRE

Exemptions de taxes *Vieux-Rouge* — La nature s'emporte *Observateur* — Les écoles du soir *Mistigris* — Le dessus du panier, *Cocardasse* — Coups de crayon, *Rigolo* — La vie dans le cercueil, (SUITE ET FIN) *Jean Finot* — FEUILLETON : De toute son âme, *René Bazin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

## EXEMPTIONS DE TAXE

Tout indique que l'une des questions qui s'imposeront bientôt à notre nouveau conseil de ville sera celle des exemptions de taxe. Très souvent, depuis quelques années, on a proposé de mettre fin à cet abus de privilège, aussi peu en accord avec le bon sens qu'il ne l'est pas en tout avec notre budget municipal. Soit que la détresse financière ne fût pas encore assez grande, soit que l'influence cléricale l'ait été trop, rien n'a été décidé.

Il en est de même dans bien d'autres pays, même dans la plupart des villes américaines. Là-bas une énergique croisade est actuellement dirigée contre les exemptions. Des millions d'exemplaires d'un requisiroire destiné à la masse viennent d'être distribués.

On y voit d'abord l'opinion d'hommes et de journaux dont la parole fait autorité.

Ainsi aux yeux de Garfield toute exemption de taxe, d'une part, était, de l'autre, une augmentation.

Grant prédisait que l'augmentation vraiment vertigineuse de propriétés jouissant d'exemption mettrait, un beau jour, les budgets publics dans un état précaire.

Franklin prétendait qu'une religion qui ne peut se supporter elle-même n'est pas une religion bonne.

Dans un article du *N. Y. Independent* nous relevons ceci :

“ Nous n'avons pas plus le droit de taxer les incroyants au profit des églises que celui de forcer les églises à supporter les clubs d'infidèles.

Le célèbre journaliste William Cullen Bryant avait ne voir quelle différence il y avait entre une exemption de taxe ou le vote d'un octroi : c'est toujours la même somme qui est en jeu.

Les rapports du recensement de 1890 aux États-Unis nous montre que la propriété religieuse valait chez nos voisins, 679 millions de dollars. Les plus riches Églises ont en chiffres ronds :

Méthodisme . . . . .	132,000,000
Catholicisme . . . . .	118,000,000
Presbytérianisme . . . . .	94,000,000
Épiscopalisme . . . . .	82,000,000
Baptiste . . . . .	82,000,000
Congrégationalisme . . . . .	43,000,000
Luthérianisme . . . . .	35,000,000
Réforme . . . . .	18,000,000
Disciples du Christ . . . . .	12,000,000
Unitarianisme . . . . .	10,000,000
Synagogues . . . . .	10,000,000
Armée du Salut . . . . .	38,000

Et ainsi de suite, jusqu'au petit montant de \$600. On compte quarante-deux religions ou dénominations jouissant du privilège de l'exemption. Toute proportion gardée, la situation est pire au Canada, surtout dans notre province.

Depuis 1890, la valeur de la propriété privilégiée aux États-Unis a atteint le milliard. Ne sont pas comptées là-dedans

des centaines d'institutions indirectement contrôlées par les représentants de ces religions.

Il en est de même ici ; on parle surtout d'une ville canadienne où la propriété non taxée est égale, sinon supérieure en valeur à celle qui l'est.

Or, comme il n'y a aucune raison de prévoir que les organisations religieuses cesseront d'agrandir leur patrimoine, il devient évident qu'à moins de considérer leurs biens comme ceux des laïques, le jour viendra où certaines villes ne pourront pourvoir à leurs dépenses les plus essentielles.

Dans un prochain article nous étudierons les objections que posent les partisans du maintien de l'onéreux privilège.

Ces objections sont, comme tout ce qui vient de ce côté, de simples appels au sentiment et au fanatisme religieux.

VIEUX-ROUGE.

## La nature l'emporte

Les partisans du désarmement, de la paix universelle, de l'arbitrage international ont une mauvaise fin de siècle. Juste à l'époque où ils espéraient avoir endoctriné plusieurs gouvernements et leurs gouvernés, ils ont eu trois guerres presque bout à bout : le Japon contre la Chine, la Grèce contre la Turquie, les États-Unis contre l'Espagne.

Au Japon, c'est le peuple qui l'a voulu, en Grèce, en Espagne et aux États-Unis c'est également de la masse qu'est partie l'impulsion.

L'enseignement à tirer de ces faits, dit un confrère, le *Temps*, d'Ottawa, c'est que l'homme est un être né avec l'instinct et le goût des batailles. En lui donnant un

gouvernement démocratique on ne lui enlève pas le désir de se battre.

Ce n'est pas la forme de gouvernement qui humanise les masses, mais l'instruction et une civilisation de plus en plus élevée. L'instruction outre qu'elle développe l'intelligence et permet à l'homme de trouver sa jouissance ailleurs que dans les batailles fait que son esprit regarde dans l'avenir au lieu de s'endormir dans le présent.

Il mesure à l'avance les conséquences d'une bataille ou d'une guerre.

Les masses ne voient pas cela parce qu'elles ne réfléchissent pas, et elles ne réfléchissent parce que leur intelligence n'a pas été développée par l'instruction.

Elles se laissent gouverner par l'instinct et l'impulsion du moment au lieu de raisonner, et il suffit d'une étincelle pour allumer chez elles la flamme guerrière qui sommeille au fond du cœur humain.

Si on n'a pas pu amener la complète disparition des guerres, le désarmement général, au moins s'est-il opéré dans la conduite des guerriers de notables réformes, ce qui fait dire au même confrère que celui qui veut jeter un regard en arrière et examiner les causes qui ont déterminé les guerres dans l'ancien temps, comme la manière dont elles ont été conduites, ne peut s'empêcher de constater une évolution consolante vers les vues humanitaires.

Si chez l'homme sauvage le but de la guerre n'était pas toujours de manger son semblable, c'en était très souvent le résultat. Plus tard on a cessé de manger les prisonniers de guerre. On se contentait de les torturer. Plus tard encore, lorsque les mœurs se furent adoucies et que la guerre n'eut plus pour objet que l'esprit d'agrandissement et de domination, on amenait les prisonniers en servitude, ou les faisait

travailler aux champs, ou on les laissait mourir dans les prisons ou les pontons.

Tout cela a disparu, bien que la tuerie ne soit pas devenue plus agréable. Les combattants d'aujourd'hui ne se voient presque pas, mais leur bravoure ne doit en être que plus grande à cause de ces engins, gros ou petits, à portée incroyable, d'une précision mathématique, que les nations ne cessent d'améliorer ou d'acheter de ces centaines de chercheurs dont l'unique préoccupation est d'ajouter aux instruments de destruction d'autres instruments plus perfectionnés, c'est-à-dire plus désastreux pour l'homme et la propriété.

OBSERVATEUR

## LES ECOLES DU SOIR

J'ai eu le plaisir d'assister, cette semaine, à la distribution des prix aux élèves des écoles du soir, et j'ai constaté que l'on porte beaucoup d'intérêt à cette institution fondée par le gouvernement Mercier.

Il est toujours agréable pour un journaliste d'avoir à enregistrer des faits de ce genre, et celui dont je parle doit intéresser au plus haut degré les lecteurs du *RÉVEIL*, tous gens de progrès qui désirent voir l'éducation se répandre de plus en plus parmi le peuple canadien.

Et quand je parle d'éducation je n'entends pas dire celle que l'on donne à tant par tête et par année chez les marchands et marchandes de soupe qui ont toujours eu le monopole de cette industrie dans le pays, mais de cette instruction pratique, pleine de bon sens, que peuvent inculquer des laïques, des pères de famille, qui connaissent et les misères et les joies humaines.

C'était un spectacle réellement touchant de voir ces braves ouvriers à barbe grise s'avancer vers l'estrade et recevoir les récompenses qu'ils avaient gagnées pendant les quatre mois de classe.

Le gouvernement de la Province de Québec était représenté par l'hon. J. B. Robidoux, qui a fait, au nom du gouvernement, des promesses qui peuvent nous permettre d'espérer que l'administration actuelle a l'intention de faire des réformes sérieuses dans le système actuel.

M. Robidoux a dit qu'il espérait que dans un avenir très rapproché une école normale serait instituée pour donner aux jeunes filles qui se destinaient à l'enseignement les connaissances qu'elles ne peuvent acquérir dans les écoles d'aujourd'hui. De plus, une forte portion du budget sera affectée à l'augmentation des salaires des institutrices.

« Comment voulez-vous, a dit l'hon. Secrétaire-Provincial, avoir des personnes compétentes pour enseigner, lorsqu'une simple cuisinière gagne le double de ce que l'on paie aux institutrices ? »

Et il oubliait d'ajouter que la cuisinière recevait, en outre de sa paye, la nourriture et le gîte, sans compter la considération des maîtres de la maison, tandis que la pauvre maîtresse d'école de nos campagnes était obligée de supporter la mauvaise humeur des parents quand un morveux quelconque se plaignait, avec raison quelquefois, mais le plus souvent à tort.

Dans le cas des bonnes sœurs, ce n'est pas la même chose. La cornette inspire encore trop de respect chez nos gens pour

qu'on se plaigne tout haut, mais quels grognements quand on est infaillible.

L'hon. M. Robidoux a évoqué au cours de son allocution la mémoire de l'hon. M. Mercier, et ses paroles ont été accueillies par une salve d'applaudissements.

MAGISTER

---

### LA LOI COMMUNE

Inconnus ceux qui ne s'enrhumant pas au moins deux fois par an. Heureusement le BAUME RIIUMAL est là. 65

---

## Le dessus du panier

Les Américains ont frappé un coup de maître pour commencer. Chemin faisant, en route pour les Antilles, leur flotte orientale a détruit celle que les Espagnols tiennent autour des Philippines où un autre petit peuple pressuré et tenu en servage essaie lui aussi de secouer le joug dont les Cubains sont si près de se débarrasser.

Nous n'avons jamais douté de l'excellent armement des vaisseaux américains encore moins du courage de ceux qui les montent.

Tout de même nous nous sentions quelque anxiété sur la façon dont les uns et autres soutiendraient le premier choc, subiraient le premier f-u. L'expérience de la guerre sur terre et sur mer n'avait pas été acquise, les Etats-Unis étant assurément le pays qui, depuis la guerre de secession, ait le moins eu de démêlés à main armée, sauf contre quelques bandes indiennes et des grévistes.

C'est surtout sur cette inexpérience que comptaient les Espagnols et leurs amis. Ils étaient parfaitement certains de voir annihiler les Yankees partout où des engagements sérieux se feraient.

La destruction de la flotte orientale les a jetés dans une stupeur profonde ; leurs calculs ont reçu dimanche un démenti d'autant plus humiliant qu'en même temps arrivaient de toutes parts d'autres excellentes nouvelles pour les Américains : arrivée du *Paris*, de l'*Orégon*, du

*Topéka* qu'on disait tous en danger, défaite des Espagnoles aux mains des rebelles cubains, commencement de révolution à Madrid etc.

Mais les amis de l'Espagne n'ont pas perdu toute espérance. Comme les amis de la Grèce ils espèrent jusqu'au bout, contre toute espérance. C'est un semblant de confort qu'il serait cruel de leur nier.

Notre opinion reste toujours la même: d'un côté nous souhaitons pour des raisons de civilisation et d'humanité que l'Espagne s'est battue; de l'autre, nous croyons que quelques défaites très possibles du côté américain n'empêcheront pas d'arriver ce qui doit arriver.

En attendant nous enrégistrons avec bonheur la brillante et double victoire de Manille.

\*\*\*

En réponse à un article d'une revue des Pères Jésuites, qui prétendait que rien dans la religion catholique n'avait changé depuis sa fondation, un journal laïc cite les institutions nouvelles en mettant en regard l'année où elles furent imposées.

Prières pour les morts et le signe de la croix .....	300
Habits distinctifs pour prêtres.....	500
Processions avant Pâques.....	535
Culte en latin.....	600
Culte public des saints.....	600
Culte de Marie.....	609
Culte de la croix, des images et des reliques .....	788
Souverie au baptême.....	965
Canonisation des saints.....	998
Carême obligatoire.....	993
Adoration de l'hostie (France).....	1030
Célibat obligatoire des prêtres.....	1079
Infaillibilité de l'Église .....	1076
Chapelets .....	1090
La messe .....	1100
Institution des sept sacrements.....	1160
Vente des indulgences .....	1190
L'hostie substituée au pain.....	1200
Procession du Saint-Sacrement.....	1236
Transubstantiation officiellement reconnue .....	1215
Abolition du vin dans la communion du peuple.....	1414
Confession auriculaire devenue acte de foi .....	1215

Ouverture officielle du purgatoire.....	1438
Tradition romaine mise au niveau des Saintes-Ecritures .....	1545
Livres apocryphes introduits dans la bible .....	1546
Dogme de l'Immaculée Conception .....	1854
Infaillibilité du pape.....	1870

\*\*\*

Ceux qui nous lisent ont pu suivre l'évolution étrange, rapide, que suivent depuis quelques semaines M. Tardivel et la *Vérité*.

Depuis notre dernier numéro, il s'est produit du neuf.

Pour narguer les braves curés et les petits-mintaux qui lui retireraient le pain spirituel et la manne tangible, parce que des articles de la *Vérité* étaient reproduits et louangés par le *Soleil*, que fait M. Tardivel ?

Exactement ce qui peut déplaire le plus à ses anciens adeptes.

Il écrit dans le *Soleil*, il en devient le collaborateur copieux, signant de son vrai nom et poussant même l'esprit de révolte jusqu'à édifier un piédestal à M. Tarte.

Puis, dans son propre journal, la *Vérité*, il se donne le malin et se fait plaisir de mettre en contraction ses admirateurs d'autrefois.

Le renversement est complet, n'est-ce pas ?

N'avons-nous point raison de croire qu'un jour viendra où M. Tardivel tiendra la plume dans le *RÉVEIL* ?

Voici, pour le moment, quelques cueillettes qui contiennent à tenir notre public au courant de l'évolution de la *Vérité* :

Il se passe de singulières choses dans la bonne province de Québec, en l'an de grâces 1898. Mais si elles sont singulières elles ne sont pas nouvelles. Malheureusement nous en avons souvent vu de semblables depuis un quart de siècle. Seulement on dirait que plus ces bizarreries se répètent, plus leur singularité s'accroît.

En d'autres termes, le mal, au lieu de disparaître, tend à augmenter.

Nous allons essayer d'exposer la racine de ce mal en nous servant de beaucoup d'euphémismes. *Bizarreries* et *singularité* sont déjà des euphémismes.

On étudie une maladie par les symptômes.

Voici un symptôme de la maladie dont nous souffrons.

.....  
 .....  
 Eh bien ! pendant ce temps, quelle position ce même *Soleil* occupe-t-il vis-à-vis de l'autorité du diocèse où il se publie ?

À Québec, ce journal, cela est notoire, est non seulement aussi bien traité que les autres journaux, mais il reçoit des faveurs que d'autres n'obtiennent pas.

Par exemple, pendant les récentes cérémonies qui ont eu lieu à l'occasion des obsèques de S. E. le Cardinal Taschereau, le *Soleil* a reçu des communications de l'archevêché que la *Vérité* n'a pas reçues.

Nous ne recevons de l'archevêché que les communications ordinaires : les décès des prêtres, les mandements et circulaires, etc. Les communications extraordinaires ne viennent pas à nos bureaux, mais elles vont aux bureaux du *Soleil*.

Qu'on le remarque bien, nous ne nous en plaignons pas, et nous ne jalousons pas notre confrère. L'archevêché de Québec a parfaitement le droit d'envoyer ses communications, surtout ses communications extraordinaires, à qui il veut.

Nous n'ambitionnons pas le titre d'organe, même officieux, de l'archevêché, et nous ne réclamons pas la moindre faveur. Tout ce que nous voulons, c'est que l'on veuille bien nous donner communication des choses essentielles. Cela, nous l'avons, depuis que S. G. Mgr Bégin a l'administration du diocèse. Nous en étions privé, auparavant. Nous sommes donc parfaitement satisfait de notre position actuelle vis-à-vis de l'archevêché de Québec.

Mais nous ne sommes pas satisfait de la guerre qu'on nous fait, en certains milieux, à cause du *Soleil*. Nous avons le droit de nous en plaindre et nous nous en plaignons ; non pas à cause du tort matériel que cela nous fait, mais à cause de la confusion qui en résulte, du désarroi que ces contradictions occasionnent.

Le *Soleil* est dans une position enviable ici à Québec ; il reçoit des faveurs signalées de l'archevêché.

On lui a communiqué, par exemple, le manuscrit de l'oraison funèbre prononcée par Mgr Labrecque aux funérailles du cardinal Taschereau ; et s'il l'avait voulu publier, les autres journaux l'auraient reçue de lui, au moyen d'épreuves.

On lui a communiqué de l'archevêché l'arti-

cle paru dans le numéro du 20 avril, première page, sous le titre : *Sa Grandeur Mgr Bégin, Archevêque de Québec*.

On lui a communiqué de l'archevêché l'article intitulé : *Son Eminence le cardinal Gibbons*, paru dans le même numéro, à la quatrième page.

On lui a communiqué de l'archevêché l'article intitulé : *Remerciements*, signé : B. Ph. Garneau, sec. de l'archevêché, et paru dans le numéro du 26 avril à la première page.

Ce sont là des faits notoires à Québec, et l'on ne nous démentira pas.

Encore une fois, nous ne faisons aucune critique, nous ne blâmons personne. On sait, à l'archevêché de Québec, quelle position il convient de prendre vis-à-vis de tel journal, quelles faveurs il est à propos d'accorder à tel journaliste, plutôt qu'à tel autre.

Il ne nous appartient pas de blâmer ou de louer cette ligne de conduite. Cela échappe entièrement à notre compétence.

Mais il nous est permis de constater ces faits, et d'en tirer des conclusions.

Et la conclusion que nous en tirons, c'est qu'il est au moins étrange qu'on ostracise la *Vérité* en certains endroits de la Province parce que le *Soleil* reproduit nos articles, tandis qu'à Québec l'autorité religieuse traite ce même *Soleil* avec une bienveillance marquée.

Si le *Soleil* fait partie de la mauvaise presse au point de nous rendre suspect par la seule reproduction dans ses colonnes de quelques-uns de nos articles, comment se fait-il que ce même journal soit traité, à Québec, avec une bonté toute particulière par les représentants de l'autorité religieuse ?

\*\*\*

Entendu dans le *buono-rettro* d'une pharmacie hospitalière :

— Et vous, que prendrez-vous ?

— Oh ! pour moi, je crois qu'un précipité à la... Manille serait très de saison.

COCARDASSE.

Philippines, Cuba, Porto-Rico : ça suffira pour le moment.

M. L. O. David a pris la plume pour écrire aux lecteurs de la *Patrie*, en des termes très propres à lui, ce que le *REVEIL* avait dit huit jours auparavant au sujet de l'attitude de notre race durant la présente guerre.

# COUPS DE CRAYON

Où est le *John Pratt* ?

Il paraît que le Chef est toujours de mauvaise humeur.

Si encore, l'homme de St-Canut changeait de paroisse, nous dormirions plus tranquille.

La royauté en Espagne ne tient plus qu'à un fil.

Tout ce que nous avons de journaux politico-religieux s'entremange de ce temps-ci.

Pourquoi M. Tarte retarde-t-il le commencement des travaux du havre, faisant ainsi perdre de l'argent à des centaines de personnes ?

Après la session, c'est autour de notre havre qu'il sera prudent de rechercher l'Homme-Fatal.

La *Vérité* n'a pas eu un bon mot à la mémoire du cardinal Taschereau. Un bout de biographie bien sèche, voilà tout.

En ce moment s'ébauche la grande alliance de l'avenir : celle des États-Unis et de l'Angleterre. La marine conjointe de ces deux pays tiendra le monde entier en tutelle.

La bénédiction en gros et en détail envoyée aux Espagnols par Léon XIII n'avait, c'est clair, pas eu le temps de se rendre aux Philippines. Car sans cela, vous comprenez, hein !

Le nombre des "I told you so !" augmente d'une façon alarmante depuis Mauille. Le correspondant de la *Presse*, à New-York, nous paraît le moins gêné du lot.

La victoire de l'amiral Dewey a servi de douche au Vatican lequel est bien décidé à rester neutre. Soyons certain de le retrouver en temps et bien du côté du plus fort.

Depuis l'ouverture de la guerre hispano-américaine, l'imprimerie de cotonnades de Riverpoint, qui était auparavant partiellement immobilisée, est en pleine activité, fabriquant... des drapeaux pour le peuple américain.

La *Patrie* peine, respire, se donne du vent et des airs par ce temps de guerre où les journaux essentiellement mesquins ne peuvent plus dissimuler, ne peuvent plus blaguer. Aussi ce qu'elle est plate ! vide ! terre-à-terre !

Comme pendant à notre premier article de la semaine dernière, le *Star* ajoute que bientôt le gouvernement fédéral mettra sur le dos des petits pages ses fautes d'action ou d'omission.

Les événements qui se passent à l'étranger ont mis l'Homme Fatal quelque peu en oubli cette semaine. Mais avec lui, rien de perdu. Il doit être de nouveau en trime de préparer au pays ou tout simplement au Grand Trouc quelque agréable surprise.

L'*Echo* du Manitoba, nous apprend que M. Jacques Bureau se fera prochainement élire à Trois-Rivière, Province de Québec, et qu'il sera l'un des meilleurs représentants des intérêts... du Manitoba. Nous aimerions à connaître l'opinion des trilluviens là-dessus.

Pauvre Gladstone qui pria tant pour que les Puissances volassent au secours de ceux que la Turquie exterminaient, que ne lui est-il pas donné de voir, avec son intelligence d'autrefois, l'éclatante leçon que servent les États-Unis à ces mêmes Puissances, en allant dans une hémisphère accomplir la tâche actuelle.

Un journal prohibitioniste à grande envergure, le "*New-York Voice*," consacre cinq colonnes de son dernier numéro à nous décrire ce qu'il appelle les hontes du monastère de St-Vincent, près de Latrobe, Pensylvanie, où des moines bavarois, avec l'approbation du Saint-Siège, se sont livrés depuis cinquante-deux ans au brasage de la bière.



Réclame extraite d'un journal français de Québec :

Gillet's Powdered Lye 99 par cents. Plus-pure, plusfort meilleur. Parré pour user en quantiter. Pour faire du Savon de l'eau douce. Disinfecte et pour autre chose une canne est equaler à 20 livres de sel au Soda. A vente par tous les groseries et Pharmasies. E. W. Gillet, Toronto.

Le *Monde* avait pu donner impunément les *Trois Mousquetaires* en feuilleton ; à son tour le *Messenger*, de Lewiston, un journal patronné par les dominicains, publie *Monte-Cristo*, illustré, s'il vous plaît. Mais quand le *Canada-Revue* annonça son intention de servir le premier de ces ouvrages à ses lecteurs, tous les chanoines de la chrétienté faillirent claquer d'apoplexie et il n'y eut pas assez de latin pour nous censurer.

L'empressement que mettent nos Canadiens des États-Unis à offrir leur services à l'armée compense heureusement l'attitude pour le moins singulière que des Canadiens d'ici tiennent vis-à-vis de ce pays depuis le commencement de la guerre. Quand tout sera terminé, ce ne sont pas ceux de là-bas qui regretteront leur conduite ou s'excrimeront à prouver que leur sympathie ne furent pas, au début, pour ceux qui semblent n'exister que dans le but de voir tuer des tau-reaux et de persécuter des minorités.

Parlant des deux négociations qui ont accompagné la vente de la *Patrie* et de la première version donnée par M. Tarte, le *Mail & Empire* dit :

Aujourd'hui, M. Tarte, mis en face de la version de M. Greenshields et prié de faire concorder sa propre version avec celle-là, jure qu'il n'a fait sa première déclaration que pour tromper le parlement et le pays.

En un mot, il a délibérément dit une fausseté.

L'empressement avec lequel M. Tarte se reconnaît coupable — nous pourrions employer un mot plus énergique — devra confirmer l'opinion que le public s'est formé de son caractère.

RIGOLO.

Elle est innombrable, l'armée de ceux qui apprécient la valeur du BAUME RHUMAL contre la consommation.

## LA VIE DANS LE CERCUEIL

*Suite et fin.*

En faisant pénétrer dans la conscience moderne la foi à l'immortalité corporelle d'outre-tombe, nos conceptions sociales et intellectuelles s'en ressentiront comme d'un choc des plus bienfaisants. Adoptez ce dogme, faites-le rentrer dans l'esprit de nos contemporains et il en résultera une de ces révolutions, morale, qui feraient plus pour l'élévation de l'âme des vivants que les traités moraux les plus populaires.

Dans nos sociétés établies sur l'idée de la propriété, la situation du pauvre empire tous les jours. On a beau discuter sur le patriotisme, il s'évanouit dans les âmes des misérables et des dépossédés. Leurs malheurs et leurs déceptions ne sont pas assez forts pour les attacher au sol. Ils deviennent des sans-patrie, des internationalistes pour qui l'amour de l'humanité n'est souvent que la haine de ses privilégiés et de ses élus.

Donnez à l'âme malade du peuple un reconfortant, une sorte de liaison palpable avec la terre de ses ancêtres. C'est dans le sépulcre qui contiendra désormais la partie vivante et intégrale de ses aïeux, des êtres qui lui furent les plus chers, qu'il trouvera un élément de plus pour l'attacher au sol natal.

Faisons un mouvement en arrière et rappelons de quelle utilité a été dans les temps, ce principe inconscient. La religion domestique, la religion des sépulcres fut, en même temps, la religion du patriotisme unique, la raison de l'attachement suprême au pays.

On ne fait pas, il est vrai, revivre les croyances mortes, comme on ne resuscite pas sur terre les hommes qui s'en sont allés. Les superstitions touchantes qui voyaient dans les ancêtres des héros protecteurs des vivants ne s'accommoderaient pas de notre vie raffinée.

Hérodote raconte que, dans la crainte d'Eacus, le dieu-ancêtre des Eginètes, les Athéniens ne voulaient pas leur déclarer la guerre. Après de mûres réflexions, ils se décidèrent à élever chez eux un temple à Eacus, à lui faire de grosses et nombreuses offrandes, et ce n'est qu'après trente ans d'un culte ardent et généreux qu'il

tombèrent sur les Egnètes et remportèrent une victoire éclatante. Ce pot-de-vin offert à un dieu étranger nous fait sourire ; il fut considéré comme un trait de génie par les Athéniens, peuple réputé par la finesse de son esprit.

Les temps sont changés. Les sépulcres ne servent plus de refuges aux demi-dieux et notre vie moderne ne répond plus aux croyances antiques. Mais sans pouvoir s'emparer de la fleur profitons au moins des parfums doux qu'elle a semés sur la terre.

Le tombeau ne pouvant influer sur notre organisation politique et sociale, peut cependant lui servir d'un puissant appui. Examinons le sujet, dans l'impossibilité où nous sommes de l'épuiser.

Avant tout, cette série de transformations des corps suivant toujours la même loi d'évolution, se développant toujours sur la même ligne, a de quoi consoler les âmes des démocrates les plus farouches. Corps de roi ou de prolétaire, du milliardaire nourri de champagne et de nids d'hirondelles, et d'un misérable qui, toute sa vie, n'avait pas de quoi se payer quelques oignons crus, deviennent le séjour des mêmes Musca et Curtonevra qui ne font que tracer le chemin aux Calliphore ou Antomyia. Lorsque la fermentation des matières grasses touche à sa fin, vous pouvez être sûr que le corps d'un homme qui disposait de son vivant de millions de ses semblables n'arrêtera pas plus longtemps un seul lépidoptère que le corps de celui qui fut un paria sur terre.

Devant l'immortalité de l'âme qui ne nous fait voir aucun de ses secrets, celle du corps apportera en attendant, une consolation pour les infiniment malheureux.

Ce sera également un appui formel pour l'immortalité de l'esprit. Les humains, las d'attendre ses preuves, commencent par montrer trop d'indifférence à son égard ou, impies, par la nier complètement. Cette immortalité partielle, plus saisissable et surtout plus compréhensible, donnerait un regain d'autorité à l'autre en rendant plus intense ce sublime rêve de félicité qui persiste.

Les manifestations étranges de cette immor-

talité nouvelle nous effraient ; les décompositions qu'elle prend nous répugnent. Les choses ne sont cependant jamais laides ou répugnantes en soi. Ce sont nos conceptions qui le sont. En quoi les petits êtres cèdent-ils aux grands et pourquoi un Dermeste ou une Lonchée, doux compagnons, ou même nos rejetons dans la vie des tombeaux, seraient-ils plus laids qu'un hippopotame ou un tigre se trouvant sur l'écorce de notre terre.

Hermodore, le bon philosophe de Thaïs, devant un petit âne, de Corinthe, portant deux paniers contenant l'un des olives blanches et l'autre des olives noires, prononce ces mots d'une vérité exquise :

“ Voyez ces olives... Notre regard est agréablement flatté par le contraste de leurs teintes et nous sommes satisfaits que celles-ci soient claires et celles-là sombres. Mais si elles étaient douées de pensée et de connaissance, les blanches diraient : il est bien qu'une olive soit blanche, il est mal qu'elle soit noire, et le peuple des olives noires détesterait le peuple des olives blanches... ”

L'homme doit être au-dessus de cette querelle d'aspects et de couleurs et goûter toujours et partout la grande harmonie de la nature, qui embrasse dans une égale étreinte tout : les hommes, les animaux, les plantes, la nature vivante et dans celle que nous croyons morte, dans notre impuissance de découvrir les éléments de sa vie.

Les êtres ne valent du reste que par l'éclat de leur conscience, une fourmi vaut peut-être plus qu'un mammifère quelconque et une simple Lucilia à laquelle nous donnons naissance dans nos tombeaux, plus qu'une fourmi.

Beaucoup parmi nous consentiraient volontiers à devenir des “ hirondelles, ” de simples “ fleurs ” ou un “ nuage volant dans l'espace, ” comme chantent les poètes. Et pourquoi pas une Aglona ou une Tyreophore déployant son activité dans les profondeurs de la terre ? Pourquoi redouter ce que la volonté infranchissable nous a destiné dans sa suprême sagesse : au lieu d'être une conscience individuelle, de devenir un monde entier, la conscience des myriades d'êtres...

La mort cesse alors d'être un dénoement qu'on redoute : elle n'est qu'un déplacement d'atomes sublime. Tout en affranchissant l'âme, elle ne fait que donner une forme nouvelle à la combinaison des molécules qui constituent notre corps, afin de lui faciliter sa diffusion immortelle dans la nature immortelle.

Qu'important alors qu'on descende dans les tombeaux jeune ou vieux, jones creuses ou jones roses, cheveux blonds ou blancs ? Devant l'immensité de la vie qui reste devant nous, celle vécue sur terre disparaît, comme la route pour le port ne compte point comparée à la traversée de l'Océan.

Qu'est du reste pue notr corps vivant sinou, comme l'avait prouvé Claude Bernard, une combinaison de millions, de milliards de *petits êtres ou individus vivants*, d'espèces différentes, qui forment nos *tissus*, de petits êtres, ajoute John Herschell, doués d'un "mental." Ce n'est qu'en admettant le principe intelligent qu'on peut expliquer les mystères de leur vie, de leurs amours et de leurs haines.

La vie humaine n'est donc rien de plus que la résultante de ces *milliards de vies* dont le sens suprême nous échappe !

Ce qui peut nous échapper davantage c'est la continuation de leur vie malgré le témoignage du fonctionnaire préposé aux actes civils qu'elle est complètement éteinte. Les manifestations de la science contemporaine sont là pour nous remplir de doute à ce sujet.

Voici la loi de la *conservation de la matière*, établie par Lavoisier, devant laquelle s'inclinent les savants de tous les camps :

D'après lui, l'atome, malgré ses mouvements ses migrations, ses changements apparents, reste indestructible et invariable.

Le corps de l'homme ne contient pas, d'autre part, un seul atome, une seule molécule qui ne fût déjà dans la matière inanimée, dans le monde qui nous entoure. Les molécules sont identiquement les mêmes que celles des corps vivants, des plantes, de la terre qui nous nourrit et qui nous sert de dernier refuge. Envisagée à ce point de vue, la matière morte ou vivante n'est qu'une forme apparente de l'énergie.

Son essence nous reste cachée. Ce que nous savons, c'est que le nombre des molécules dont se compose nos corps, dépasse les *chiffres* dont nous disposons pour les énumérer. On les évalue par des millionnièmes de millimètre, par des quintillions ou des sextillions que contiendrait chaque millimètre cube de notre corps.

Et qu'est-ce que ces molécules, sinou des *infiniments petits vivants* à leur manière ? Comme leur macrocosme, leur univers — le corps humain, — elles sont en état continuuel de projection, d'agitation, d'attraction, de répulsion, d'ébullition ! Chaque molécule, nous dit l'auteur de *l'Analyse des choses*, devrait être considérée comme un *système planétaire* à part.

Or, les molécules des cadavres sont les mêmes que celles des corps vivants !

Rappelons-nous la persistance dans un barreau aimanté de l'action du fluide magnétique (communication de M. d'Arsonval à la Société de biologie en 1894) et par conséquent la *durée de certains états antérieurs dans les corps inorganiques* !

Rappelons-nous ensiu les malades observés et soignés par le prof. Luys et le Dr Eucasse à l'aide des couronnes aimantées qui emmagasinaient et conservaient des "vibrations de nature vivante, des vibrations cérébrales." (Communication du pros. Luys à la Société de biologie, en 1894.)

Une couronne aimantée fut placée sur la tête d'une femme, atteinte de mélancolie avec des idées de persécution. Au bout d'une quinzaine de jours, cette même couronne, par un pur hasard, fut mise sur la tête d'un sujet mâle hystérique atteint de crises fréquentes de léthargie. Or ce dernier, aussitôt la couronne sur sa tête, prend le sexe de la malade précédente, parle au féminin, se plaint des mêmes maux, dit qu'il va devenir *folle*, etc. Voilà le point de départ de nombreuses expériences qui, prouvant la durée des états antérieurs, une manifestation vitale chez les êtres *inorganiques*, devraient d'autant plus nous la faire soupçonner chez les êtres *organiques*. Tout peut-être n'est pas fini pour les nombreux animalcules dont se compose notre corps. Le même temps qui a rendu justice à tout-

tes les conceptions méprisées du passé nous fera peut-être un jour l'axiome de Maxwell, l'ingénieur auteur de la philosophie occulte, que toutes les choses qui sortent, de quelque façon que ce soit, du corps des hommes et réputées par cela même mortes, sont imprégnées de l'esprit vital et ont une vie commune avec le corps vivant. S'il en est ainsi pour les excréments des corps (théorie reprise et admise par le Dr Carl du Prel,) la chose devrait être d'autant plus vraie pour les corps eux-mêmes. Ils pourraient ainsi continuer dans les tombeaux la vie dont ils étaient imprégnés durant leur séjour sur terre. Rappelons à ce sujet la troublante communication faite par le Dr Gibier en 1888 à l'Académie de médecine. Ce savant, qui avait toutes les audaces, se faisait fort de prouver la multiplication de certaines cellules du corps humain déjà mort dans des milieux appropriés.

Son courage était peut-être au-dessus de la réalité, mais ce qui ne l'est point, c'est la découverte de la greffe épidermique du Dr Reverdin, de Genève. Pour remplacer l'épiderme détruit, on transplante des morceaux de notre peau empruntés aux différentes parties de notre corps. Ces morceaux enlevés à l'organisme déjà mort, sont réputés par cela même morts. Or, ces "greffes" fixées ailleurs, continuent à s'y développer : elles vivent donc tout en étant séparées du corps.

Donc, d'un côté, une vie agitée autour de nous ; de l'autre une vie qui continue dans le sein de nos propres tissus, c'est-à-dire en nous-mêmes, vie soumise à une série de lois, voilà les pierres fondamentales d'une science à créer. la science de la mort qui viendra peut-être un jour expliquer quelques énigmes pesant sur notre conscience.

Cette existence nouvelle où la nature devient la mère et le patrimoine également tendres pour tous, a de quoi rassurer les amoureux de la vie. Les âmes mélancoliques et pieuses y retrouveront la plainte douloureuse de Job qui tinte dans nos oreilles depuis tant de siècles, devenue un phénomène consolant :

Poussière des tombeaux, tu es notre mère...

Car cette pourriture, objet de notre terreur, est devenu un monde vivant ! Le tombeau, refuge de solitude, devient plus peuplé et plus animé qu'un carrefour de grande ville.

Effrayés que nous sommes par la conception de la terre qui souille nos corps, de la mort telle que le judaïsme et le christianisme du moyen-âge nous l'ont léguée, nous la regarderons désormais avec plus de sérénité. La Vie-Mort ne nous effraiera pas, comme ne nous effraie plus la dualité du jour et de la nuit, qui n'est que le jour mitigé. Les appréhensions de la mort nous toucheraient moins dès le moment où nous n'y verrions qu'une nouvelle forme de la vie. Et combien peu fondée nous paraîtrait alors la terreur devant la mort comme celle de Bossuet, répétant avec Tertulien que même le mot de cadavre ne pourrait nous être accordé plus longtemps ! La mort conçue comme le "néant répugnant" avait de quoi empoisonner toute notre vie, la mort envisagée comme le changement de vie nous empêchera de la craindre et la fera presque aimer...

N'est-il pas temps de s'apercevoir qu'à côté de l'immortalité de l'âme, à laquelle nous nous résignons avec tant de bonne grâce, il y a celle méconnue, non sans délices, qui demeure tout près de nous : l'immortalité du corps ? Et ne devrait-on pas plutôt hausser les épaules que s'émouvoir outre mesure devant l'"horrible infection des tombeaux," que les poètes des "fleurs du mal" et les athées, les matérialistes et les théologiens jettent à la tête des mortels :

Etoile de mes yeux, soleil de ma nature

Vous mon ange et ma passion.

Oui, telle que vous serez, ô la reine des graces  
Après les derniers sacrements.

Nous saurons l'immortalité qui nous attend derrière les "pierres de l'oubli," et nous ne verrons dans la mort qu'une nouvelle forme de la vie. Et le mourant, tout en vouant son âme au ciel, saluera d'un de ses derniers sourires les vertus mystérieuses, les voluptés inconnues, les compagnons de route et sa nombreuse descendance qui le guettent dans la vie des tombeaux.

## FEUILLETON

## DE TOUTE SON AME

PAR

RENÉ BAZIN

— Eh bien ! en voilà d'une autre !

Elle avait l'air important d'un enfant qui porte un secret.

— Et une qui peut compter !

— Quoi donc ?

— Mesdemoiselles, vous me croirez si vous voulez, mais M. Lemarié est mort.

Toutes se redressèrent ; mademoiselle Augustine s'arrêta de travailler, et dit sévèrement :

— Petite, vous mentez, n'est-ce pas, pour amuser ces demoiselles ? Allez à votre place.

L'apprentie, pour mieux affirmer, laissa retomber ses deux bras sur sa robe, et l'on vit les pauvres souliers qui buvaient l'eau de toutes parts.

— Pas du tout, mademoiselle. A preuve que nous avons un voisin qui est menuisier des Pompes. Il l'a appris tout à l'heure. Le patron est allé au feu vers onze heures, cette nuit. Ça l'a saisi de voir son bien brûler. Il est tombé. On l'a ramené chez lui, et il est mort avant d'avoir su que c'était éteint. Je vous dit la vérité, même que le curé est arrivé dix minutes trop tard. Ainsi !

— C'est beaucoup de malheurs à la fois, dit une voix.

Il n'y eut pas de réponse. La mort, l'inévitable, avait été nommée. Et, comme les pierres frémissent, en haut, en bas, tout le long des rues, au passage d'un camion, les âmes s'émouvaient d'avoir entendu son nom. Les tabourets furent rapprochés des tables, les chapeaux et les mantelets s'ammoncelèrent dans le placard, et le bruit des bobines de fil et des ciseaux jetés sur la lustrine annonça que le travail reprenait, comme chaque matin. Henriette, en retroussant sa robe pour s'asseoir, — elle était énervée et distraite par l'orage et par une nuit mauvaise, — fit le tour, avec ses yeux clairs, de cette réunion de jeunes filles. On ne voyait plus les dents rienses de mademoiselle Cécile ; ni les fossettes de mademoiselle Anne, l'apprêteuse d'Henriette, une Normande très fine, couleur de lait ; ni les lueurs furtives que la vie leur mettait à toutes au coin des cils, le matin, comme une aube. Elles

se taisaient, quelques-unes sans expression, occupées à préparer la tâche, d'autres graves et même tristes. Mademoiselle Reine, la plus proche voisine de la première, et qui avait un visage de sainte de vitrail, remuait les lèvres très doucement, les paupières baissées.

Deux ou trois autres jeunes filles, dans le quart d'heure qui suivit, arrivèrent du dehors, avec un peu d'air vif dans le pli de leurs vêtements. Elles confirmèrent la nouvelle donnée par l'apprentie. M. Lemarié était mort d'une congestion cérébrale sans avoir repris connaissance ; on avait vu les fenêtres de l'hôtel fermées ; l'usine ne serait pas reconstruite, au moins par la famille de l'usurier. Le bruit courait aussi qu'une demande de secours allait être faite au conseil municipal, en faveur des ouvriers.

Peu à peu, ce qu'il y avait d'intérêts en souffrance, de projets et d'attente autour de cette mort, dissipa l'impression funèbre.

Les roses en soie, les capucines de velours, les piquets de marguerites ou de bleuets commençaient à trembler au-dessus des formes. Les aiguilles perçaient l'apprêt des étoffes et de la paille avec un bruit d'éclatement. Sur leur poing fermé, les garnisseuses prenaient le chef-d'œuvre ébauché, dont elles seules devinaient le dessin futur, l'éloignaient à bout de bras, le faisant tourner pour juger du modelé, et le ramenaient près d'elles.

— Je suis sûre d'avoir cette après-midi une commande de madame Lemarié, dit mademoiselle Augustine, dont l'amour-propre était flattée de ce long silence comme d'une victoire personnelle. Voilà plus de dix ans que je la coiffe.

Mademoiselle Irma, les plus grands yeux et les plus fiévreaux de tout le travail, une fille artiste et détraquée, qui détestait la première, répondit du bout de la même table :

— Je ne vous envie pas, mademoiselle : un chapeau de deuil !

— On peut les faire plus ou moins élégants.

— Jamais : du crêpe un bandeau, un voile long comme la robe, on ne peut rien faire avec ça.

— Pardon

— Pardon vous-même. Ce sont des horreurs.

— Non, mademoiselle, pas les miens.

— Enfin, vous ne vous les mettriez sur la tête, ni moi non plus.

Mademoiselle Augustine, vexée, essaya de rire ; trois plis se creusèrent dans ses joues couperosées. Elle riposta :

— Est-ce une raison ? Est-ce que je suis veuve ?

Des rires étouffés coururent d'une table à l'autre. Mademoiselle Lucie, l'apprêteuse qui avait les mains toujours moites, assise à deux places d'Henriette, se pencha sur son tabouret, et murmura :

— Ma foi, on le dirait.

Henriette, placée vis-à-vis de mademoiselle Augustine, ne voulut pas sourire, et dit :

— On assure que madame Lemarié est très bonne.

Alors, ce furent des phrases venues de partout, qui sonnaient toutes les notes :

Meilleure que son mari. C-lui là n'aimait pas l'ouvrier. Un mauvais riche !

— Oui, car il y en a de bons. Voyez Mourioux.

— Ce n'est pas un riche, Mourieux. Il gagne sa vie comme nous, un peu mieux que nous.

— Il vend ses fleurs trop cher, mais je l'aime, moi tout plein. Quand il rit, on a confiance, tandis que Lemarié, jamais un mot avec lui, des ordres, des ordres, et le marché au poing, dès qu'on disait : " M. Lemarié, je vous en prie ! "

— Moi, ma mère m'a raconté que le jour où il a mis en marche ses deux machines à écosser les pois, c'étaient quatre cents femmes qui se trouvaient sans travail, des anciennes ouvrières de chez lui, des mères. La miennne en était. Elles sont entrées dans son bureau, pour lui demander un délai ou un secours. Il y a répondu : " Chacun pour soi. Une écossaise m'économise deux cents femmes. J'achète la machine, et je renvoie les femmes. J'use de mon droit. " Vous croyez que c'est honnête, ça ?

— Il avait raison : il ne pouvait pas perdre pour nous.

— Et des prix ! On ne gagnait que son pain chez lui. Lui, c'étaient des millions qu'il entassait.

— Un insolent avec celles qui étaient jolies !

La jeune fille qui venait de parler, rougit en voyant plusieurs fronts se lever, lentement, de dessus l'ouvrage. Elle ajouta aussitôt :

— Je le sais pour l'avoir entendu dire.

Cette Irma, trop élégante pour une employée payée cinquante francs par mois, pâle avec des yeux cernés, très artiste et très capricieuse, avait dans la voix et dans tout son être une telle passion qu'on l'écoutait dès qu'elle parlait. Elle reprit :

— Enfin, c'est un homme qui a du bien de pauvre dans ses biens. Avez-vous lu " En l'an 2000, " mademoiselle Jeanne ?

— Non, de qui ?

— De Bellamy, un Américain. Moi, je l'ai relu trois fois. Il raconte ce que sera la société au XXe siècle, à la fin. Nous n'y serons plus, et je le regrette, parce qu'il fera meilleur vivre.

Une voix moqueuse demanda :

— Qu'en savez-vous ? Un socialiste alors ? Vous les aimez ?

La jeune fille répondit très gravement, sans cesser de travailler et d'enrouler, avec un goût infini, une tige de liseron autour d'une paille blanche.

— Oui, je les aime. J'ai suivi plusieurs de leurs réunions. Je ne comprends pas toutes leurs théories, mais ils admettent au moins qu'on souffre et qu'on se plaint, ceux-là ! La vie est si peu gaie !

Deux ou trois de ces lèvres de vingts ans dirent : " Oh oui ! " mais si faiblement qu'on ne pouvait préciser d'où venait la réponse.

— Moi, j'ai lu les romans d'Éliot, fit mademoiselle Reine. Ils m'ont troublée, et, cependant j'avais le sentiment que ces belles phrases n'étaient que du rêve écrit.

— Est-ce que c'est rêver que de demander justice ?

— Je n'ai pas de confiance, répondit-elle. Quelle raison ont-ils donc de tant aimer les autres ? Je comprendrais, s'ils croyaient en Dieu.

— Voilà bien la dévote !

— Certainement.

— Eh bien ! mademoiselle, c'est précisément parce qu'ils n'attendent rien de l'autre vie qu'ils réclament leurs droits dans celle-ci. Tout le monde ne peut pas croire en Dieu, et se confire en dévotions comme vous. Il y a celles qui souffrent, sans avoir rien fait pour le mériter, et qui se révoltent. Moi d'abord...

Des mots à demi-voix, rapides, parce que la question, souvent ramenée dans leurs discussions, touchait à leurs habitudes.

— Moi aussi ; — moi pas ; — moi, il y a des jours. Tiens ! mon aiguille s'est cassée.

Henriette était absorbée, depuis quelque minutes, par l'étude comparée de trois pièces de ruban à reflets, qu'il fallait assortir avec des fleurs mauves, d'invention récente. Elle déplaçait, chiffonnait, rapprochait les coupous, et fermait à demi ses yeux de coloriste.

En entendait les réflexions de ces petites de seize ou de dix-huit ans, elle, plus âgée et plus sage, ne put retenir un mouvement de tête. Mademoiselle Irma le vit, et dit :

— Oh ! vous, mademoiselle Henriette !

— Pourquoi " Oh ! moi ? "

— Parce qu'on sait bien votre avis, vous

n'avez pas besoin de parler. Vous êtes la vertu, la sagesse, la raison, la demoiselle qui ne tombe pas...

— Heureusement : on se fait mal, dit l'autre en riant.

La jeune fille à qui elle s'adressait la regarda durement, et se tut. La conversation reprit entre les ciseaux, les aiguilles et les dés ; les esprits suivirent chacun leur pente, et s'en allèrent là où nulle âme n'en peut suivre une autre, dans le rêve qui n'a pas de route. L'ardeur du soleil augmentait. La fenêtre entrouverte soufflait dans la chambre un air saturé d'électricité, qui oppressait, et que la poitrine rejetait plus vite, comme un poison. Des gouttes de sueur perlaient sur les nuques découvertes. De temps en temps on entendait le talon d'une bottine qui frappait le parquet avec impatience, ou la gamme rapide de cinq doigts sur la table. L'idée venait moins bien, déjà s'alanguissait et se fondait en songeries.

On avait oublié la mort de M. Lemarié.

— Il est temps que la saison finisse, dit la grosse Lucie, qui étouffait. J'aime mieux ne pas avoir le sou à la maison que de travailler par des chaleurs pareilles.

La phrase mourut dans l'indifférence apparente des jeunes filles. Mais elles les avait troublées, comme un coup de rame trouble des eaux profondes. A peine une ride à la surface ; les joncs n'ont pas bougé ; toutes les mouches sont restées à boire le miel sauvage dans le cœur des nénuphars jaunes ; mais un tourbillon d'air a plongé, et il a remué jusqu'aux racines et aux tiges cachées des herbes. Quitter l'atelier ! Mais oui, la morte-saison allait s'ouvrir, et avec elle arrivaient les jours de liberté et de détresse ; ceux où le pain devient plus difficile à obtenir à crédit ; où l'on doute si on pourra rentrer chez la patronne sollicitée par beaucoup de nouvelles employées ; où des idées de mort passent dans l'esprit, entre deux parties de plaisir ou deux longues heures découvertes. Vacances forcées, besognes serviles, tête-à-tête avec les mères qui ne comprennent pas, tentations des vingt ans que le travail n'assagit plus, histoires mauvaises du passé, douleur de vivre seule, vous veniez vous veniez donc ! Vous étiez là, tout près !

Une barre blanche s'alluma au plafond, dans l'angle à droite ; c'était le reflet d'une serre, qu'on avait coutume de voir, en été, vers onze heures.

L'apprentie la contempla.

Au même instant, l'une des jeunes filles se mit à sangloter. Elle pleurait, les poings en-

foncés dans les cheveux en cachant sa jeune tête honteuse, la poitrine appuyée contre la table et secouée convulsivement. Ses compagnes ne parurent pas surprises, et continuèrent de travailler, s'appliquant au contraire et se baissant sur leur tâche, pour que celle qui pleurait ne fût pas humiliée. Elles faisaient ainsi, les unes pour les autres. Il n'y avait guère de semaine qu'une de ces enfants ne perdit courage, et ne s'abandonnât aux larmes, vaincue par une douleur qui restait souvent inconnue.

Cette fois, c'était Irma aux yeux trop grands, la socialiste. On la laissa lentement revenir à elle, essuyer ses yeux, se recueillir.

Tout le monde savait que, deux jours plus tôt elle avait été abandonnée par son amant.

Madame Clémence entra. Elle eut l'air de ne s'apercevoir de rien. Elle souriait sous sa coiffure poudrée et dentelée aux temps ; elle tenait avec deux doigts son face-à-main ; elle s'arrêtait un instant derrière chaque garnisseuse, et on eût pu croire, à sa physionomie comme à son langage, qu'elle visitait une collection d'objets rares dans un lieu de délices.

Elle avait pour système d'encourager.

— Très bien... voilà une jolie idée... Mauve et violet, mademoiselle Jeanne, ce serait encore mieux... Mademoiselle Mathilde, relevez-moi ce bord-là : deux bouquets de violettes ici, l'enroulement de la paille, trois ou quatre feuilles tombantes, négligées, vous comprenez ? Nuances claires, n'est-ce pas ? La cliente est blonde... Mademoiselle Henriette, vous progressez tous les jours ; vous m'avez valu des remerciements de la petite comtesse Zaniska et de madame de Stréville. Donnez un peu plus de moëlleux à vos coques, tenez, en plaçant le point ici, et nous avons un chef-d'œuvre... Tendez davantage vos formes, mademoiselle Reine, vous ne charpentez pas assez. Mais le modèle est bon. Vous le ferai copier, mademoiselle Augustine... A propos, les deux pailles blanches garnies de roses, pour les filles de la générale seront bien prêtes ce soir ? Un départ pour la campagne : c'est promis.

— Mademoiselle Irma les a en mains, répondit la première.

Madame Clémence esleura d'un regard celle qui pleurait, se garda de rien dire, aperçut Marie Schwarz.

— Et celle-là, qu'est-ce que vous en faites ?

— Je l'ai mise à coudre des coiffes ; elle s'en tire.

La patronne allait sortir, sa visite terminée, lorsqu'elle se souvint d'un ordre à donner. Elle

lâcha le bouton de cuivre qu'elle tenait déjà, fit deux pas, et, se penchant vers Henriette, assise à l'extrémité d'une des tables, dit assez bas :

— Mademoiselle Henriette, je vous prie de vous rendre, immédiatement après le dîner, chez madame Lemarié, qui vous demande.

Si discret qu'eût été le son de voix de madame Clémence, plusieurs ouvrières l'entendirent, et ouvrirent de grands yeux. Mademoiselle Augustine prit son air offensé, et se raidit sur son tabouret. La patronne sentit la nécessité d'appuyer sur l'ordre, afin de prévenir une explication entre ses deux meilleures ouvrières.

— J'ai reçu le mot de madame Lemarié, à l'instant. Elle vous désigne personnellement. Vous prendrez trois de nos modèles d'exposition avec bandeau blanc, naturellement, pour une veuve, et vous emmenez avec vous mademoiselle Schwarz, Elle commencera son métier d'essayeuse.

— Bien, madame.

Quand la porte fut refermée, il y eut, entre ces demoiselles de la mode, un échange significatif de chuchotements ; " Eh bien ! ma chère, c'est un événement de plus. — La première est furieuse. — Il y a de quoi : depuis plus de dix ans qu'elle coiffait cette dame ! — Elle comptait sur un abonnement. — Il faut avouer que cette Henriette Madiot a toutes les chances ; aussi elle a l'air content, ma chère ! — Et l'autre ? Quel vieux singe ! En fait-elle une figure ? "

Le vieux singe était ouvrière de quarante ans, qui devinait que la disgrâce serait prochaine, et que le pain quotidien s'en allait. Elle s'était composée une attitude qu'elle croyait digne, pour cacher le désespoir qui la tenaillait, et les autres riaient, ne comprenant plus, parce qu'elle était vieille et que sa souffrance n'était pas un chagrin d'amour.

La clochette tinta. Ce fut un petit son grêle, tout assourdi par les tentures, par les murs, les cloisons, et qui semblait venir de sous terre. Il annonçait le déjeuner. Toutes les aiguilles se piquèrent dans les formes. Lentement, les jeunes filles se levèrent, et plusieurs, d'un geste de princesse, tirèrent les manches de lustrine qu'elles mettaient pour travailler. Quelques unes demeurèrent un instant debout, immobiles, étourdies par la longue tension de l'esprit. Puis le corridor s'emplit de bruits de pas amortis par les tapis, de frôlements de robes, de rires de jeunesse à moitié retenus, et les ouvrières de madame Clémence, après s'être lavé les mains dans une anti-chambre près du bureau de la caissière, entrèrent dans la salle à manger longue, peu

éclairée, où la patronne présidait le repas du matin. Les jeunes filles se plaçaient à leur gré, sauf la première et la manutentionnaire, qui s'asseyaient, l'une à droite, l'autre à gauche de madame Clémence. D'ordinaire Henriette avait sa chaise près de celle de mademoiselle Augustine. Cette fois, mademoiselle Augustine eut soin de mettre, entre elle et sa rivale, son apprentie, mademoiselle Reine. C'était la rupture ouverte.

Henriette s'en inquiéta peu. Elle songeait à sa visite, tout à l'heure, chez madame Lemarié.

## X

L'hôtel Le marié avait ses fenêtres de façade fermées, premier second et troisième étage. A la porte, c'était une procession continue de bourgeois, de commis, de valets de pied, qui sonnaient. Ils appuyaient très légèrement sur le bouton électrique, — à cause du mort : — la porte s'ouvrait à peine, — à cause du mort ; — ils touchaient de la main leur chapeau, tendaient une carte de visite, et se retiraient.

Le plateau d'argent posé sur une table en bas du grand escalier, était caché, jusqu'à ses deux poignées ciselées, sous l'amas des petits cartons. Tous les quarts d'heure, on apportait une couronne de fleurs naturelles ou de perles.

Dans le salon jaune du premier, madame Lemarié, assise sur un pouf capitonné que débordait sa robe noire, regardait la porte par où était sorti, l'instant d'avant, maître Lecanu, notaire de la famille.

L'appartement ne recevait que très peu de jour, d'un côté par l'entre-bâillement d'une porte ouvrant sur la chambre où le corps de M. Lemarié reposait, les mains jointes sur un crucifix, la tête livide, tirée, impérieuse encore. Deux religieuses, entre deux cierges, veillaient au pied du lit. On ne les voyait pas. Une lame de lumière sans obstacle, glissant sur la cire des parquets, unissait les deux pièces. On eût pu croire la chambre vide, s'il n'était venu de là, par moment, un grillois de rosaires, le bruit mou d'une couronne qu'on déposait sur une antre, et d'une fuite de pas savamment étouffés.

*A suivre*

## PAS DE NÉGLIGENCE

On évite les plus graves complications en prenant du BAUME RHUMAL dès qu'on se sent gêné de la gorge. 25c partout. 63



# LE SUN

## Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, Président  
 Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire  
 IRA B. THAYER, Sur't. des Agences  
 G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut être annulé aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquiescer une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890	08
etif au 31 décembre 1899.....	6,388,142	6
evenu pour 1896.....	1,886,258	0

O. LEGER

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

PAS UN JOUR DE MALADIE

## Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

### DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

## Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. MUNN & Co., 361 Broadway, New York. Branch Office, 625 F. St., Washington, D. C.